

XYZ. La revue de la nouvelle

Au travail

Michel Francis Lagacé



Numéro 53, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4691ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lagacé, M. F. (1998). Au travail. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (53), 9–13.

Au travail

Michel-Francis Lagacé

Je me demande bien ce que fait Catherine. Les semaines ont défilé, clôtures fuyant derrière moi comme sur les petites routes de campagne de mon enfance. Quand l'ai-je appelée déjà? Trois mois? Au moins. Bah, l'amitié ne tient ni à la fréquence ni à la proximité. Encore quelques révisions à compléter, deux ou trois articles à finir, et tout ira. Comment discuter sereinement tant que je ne me serai pas libérée? De quoi pourrais-je lui parler, énervée comme je le suis? D'abord, finir mon travail. L'appeler en plein jour? Voyons donc! Et tous les travaux de mes élèves à corriger!

Où ai-je mis sa lettre? Probablement dans le tiroir du bas avec les cartes postales de Jean-Frédéric. Comme il est mignon là-dessus. Ces petits maillots de bain, tout de même, c'était quelque chose. On ne voit plus rien avec les bermudas colorés à la mode. Est-ce qu'il s'ennuie à Québec? Je ne vais quand même pas m'épuiser en fin de semaine, louer une auto, avec tous les frais... Il ne voudra peut-être pas me garder à coucher, et puis je n'ai pas trop de mes week-ends pour faire le point toute seule. Tiens, il était allé au Portugal? Je ne me rappelle pas. Les Açores, oui, ça fait bien dix ans de ça. Tahiti, ah le chanceux! Bangkok, le vicieux! Non, la lettre de Catherine n'est pas là. J'ai dû la ranger avec les souvenirs du secondaire. Les Laurel et Hardy féminins du couvent, quel titre de gloire! On le dit encore parfois. Oh, mon Dieu, déjà trois heures! Qu'est-ce que je fais ici à ruminer mes histoires et à farfouiller? Mon ordinateur m'attend!

Décidément, cette page est impossible à finir. N'essaie pas d'avoir la phrase parfaite tout de suite. Écris, bon sang! Tu

pourras corriger après. L'important, c'est de dire tout ce que tu sais, tu y mettras de l'ordre quand tu auras tout bien régurgité. Tu ne le répètes pas assez à tes élèves ? La perspective narrative de Lefrançois est un sujet qui ne m'emballe vraiment pas. Pourquoi l'ai-je choisi ? J'ai trop attendu aussi. C'était à moi de faire ma proposition d'articles dès l'appel de publications. Il y avait d'autres auteurs à étudier. Pas encore le maudit téléphone ! Ah, celle-là, elle peut bien causer avec le répondeur tant qu'elle veut. Une réunion des professeurs ? Comment ça ? On en a eu une la semaine dernière ! Pas encore le nouveau programme de français ! Mardi après-midi, elle le fait exprès, ma parole ! C'était le moment que j'avais prévu pour corriger les copies. Bon, faudra bien que je le fasse ce soir !



Étais-je nouille en première secondaire ! Comment ai-je pu obtenir 95 % en catéchèse ? La sœur « haricot de mouton » devait me trouver de son goût, y a pas à dire. Catherine ! voilà la fameuse lettre ! C'est un vrai bordel, ce tiroir.

Chère Denise,

Cinq ans en Nouvelle-Écosse déjà ! Je ne croyais pas quitter le Québec si longtemps. Comment vont tes amours avec Jean-Frédéric ? Tu sais, je me suis souvent demandé pourquoi nous ne nous écrivions qu'aux six mois. Qu'arrive-t-il aux Laurel et Hardy de Saint-Simon ?

Je me suis fait des contacts intéressants. Un directeur de nouvelles de la station TQF était en visite chez une connaissance commune. Je ne lui ai pas déplu. Il m'a parlé de débouchés dans son service pour l'été. Tu te rends compte ? Je pourrais enfin revenir à Montréal !

Ne serait-ce pas l'occasion rêvée de resserrer ces liens par trop relâchés ces dernières années ? Notre lointain secondaire me manque terriblement.

J'ai beau écrire des nouvelles et des comptes rendus à la tonne, je me sens toujours aussi démunie dans les lettres d'amitié. De savoir que le contact s'établit me suffit.

Je t'embrasse bien fort en espérant que nous nous reverrons sur les terrasses montréalaises à l'été pour célébrer mon nouvel emploi et la renaissance de notre tandem comique.

Catherine

Pourquoi ne pas lui téléphoner tout de suite ? Elle aussi pourrait m'appeler. Avant, elle écrivait. À croire qu'Outremont est plus loin de Rosemont que Halifax. En tout cas, il y a les maudites corrections qui m'attendent. Allons-y gaiement avant qu'il ne soit trop tard !



On ne me reprendra plus à assister à ces réunions de département. Tout était déjà dans la brochure du Ministère. Pourquoi nous faire perdre notre temps ? Tu te dis ça à chaque occasion, ma vieille, et tu y vas toujours. Je devrais faire une femme de moi et faire connaître une fois pour toutes à la coordinatrice mon opinion sur ces « circonférences », comme les aurait appelées Duplessis. Dire qu'il me reste encore une trentaine de copies à corriger ! Et mon article sur Lefrançois qui n'avance pas. Quelle idée d'avoir ainsi donné son propre nom à son narrateur pour le faire parler et agir à l'opposé de ce que lui dirait ou ferait ! J'ai encore oublié de lui écrire pour lui demander des détails biographiques. Il doit bien avoir une adresse électronique. J'irai chercher ça dans Internet ce soir. Il me faut démontrer qu'il s'attache point par point à faire dire à son narrateur homonyme exactement l'antithèse de ce qu'il pense. Ça me dérange tout de même que son narrateur soit si passionné par les hommes. Qu'est-ce que Lefrançois cache ? Oh, je m'endors, c'est pas croyable. Ces réunions m'épuisent. Une sieste avant de souper ne sera pas de trop.

C'est pas possible. Il fait nuit ! Pas dix heures ! Je n'ai même pas faim. Je ne pourrai pas travailler ce soir. Ça serait le bon moment d'appeler Catherine pour aller prendre un verre. À moins qu'elle ne soit de corvée ce soir ! Je n'aurais qu'à regarder TQF pour le savoir. Ah, puis non, je ne vais pas commencer aujourd'hui à m'installer devant cette caricature de télé. En plus, avec le métro qui ferme à onze dans son quartier, elle ne voudra pas sortir. Bof, j'y vais seule. De toute façon, à deux, la pêche avec un leurre n'est pas très efficace.



Quel beau soleil dehors ! Enfin... relisons-nous : « Par sa narration en négatif terme à terme, Lefrançois renforce la conviction de Couturier selon laquelle la figure de l'auteur se profile sans cesse et se donne à entendre dans le texte fictif. Il le fait d'une façon d'autant plus évidente qu'il fait prendre à son narrateur l'exact contre-pied de ses propres positions publiques. Pourtant, à travers ce portrait antithétique, on retrace une attitude, sensiblement la même, teintée de cynisme et de désinvolture quant à la société qui l'a bercé et formé. »

Ça ressemble à une bonne conclusion. Tout ce qu'il me manque, c'est un lien plus général avec ses autres textes antibiographiques. J'y arriverai. Ça me paraissait pourtant une montagne. Comment ai-je pu y mettre deux mois ? Ah, cette sonnerie est providentielle, j'ai besoin d'une diversion.

— Allô ?

— Madame Laflamme ?

— C'est moi.

— C'est pour confirmer votre billet pour Boston.

— Quand puis-je passer le prendre ?

— Cet après-midi, si vous voulez.

— J'y serai sans faute.

— À cet après-midi, donc.

— Merci, au revoir.

Vite, vite, que j'envoie ce maudit article, et les vacances seront à moi !



Boston, Boston, Mark, Mark ! Quand vous reverrai-je ? Cet étalon-là n'a pas de faiblesse. Ah, la détente, la maison. Qu'on est bien tout de même chez soi ! Faudra que je passe demain acheter ma carte d'abonnement pour le Festival des films. Peut-être Catherine aimerait-elle en voir un ou deux avec moi ? Bon Dieu, plus de six mois depuis notre dernière conversation téléphonique. Encore heureux que nous habitions la même ville !

Allez, je me décide. Deux, sept, sept, six, six, six, neuf. Ça sonne, c'est déjà ça. Ça sonne longtemps, je trouve.

— Allô ?

— ...

— Allô ?

— Ai-je bien composé le deux, sept, sept, six, six, six, neuf ?

— Oui, c'est bien cela.

— Euh, je voudrais parler à Catherine s'il vous plaît.

— Catherine n'est pas ici ; qui parle, je vous prie ?

— C'est Denise, sa meilleure amie !

— Denise ? Je croyais que vous ne vous voyiez plus. Catherine est à l'hôpital depuis quatre mois. Elle est en phase terminale.

— ...